

09 AOÛT DIMANCHE

Jon 1, 1 à 2, 1.11

Cyrille d'Alexandrie : Jonas annonçait le Christ

LC : 57 01 CyA

10 Lundi SAINT LAURENT

Ac 6, 1-6 ; 8, 1b.4-8

Don Francesco Moraglia : Se transformer en Charité

LC : O LA DFM

11 Mardi Sainte Claire

Za 9, 1 à 10, 2

Sainte Claire d'Assise : Rendre multiplié le talent reçu

LC : O CL RMT

12 Mercredi

Za 10, 3 à 11, 3

Pio de Pietrelcina : Pierres du temple éternel

LC : O PIO PT

13 Jeudi

Za 11, 4 à 12, 8

Louis Lochet : L'esprit filial

LC : U LO EF

14 Vendredi Saint Maximilien Kolbe

Za 12, 9 à 13, 9

Paul VI : Un apôtre du culte de Marie

LC : O Mak P6

I Vp Eucharistie de l'Assomption

15 Samedi ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE MARIE

Ep 1, 16 à 2, 10

Jean Damascène : "Lève-toi, ma toute belle"

LC : MB JD LE

VINGTIÈME SEMAINE ORDINAIRE 2 : B

16 DIMANCHE

Qo 1, 1-18

Saint Irénée : Comme le grain de blé

LC : F IR CO

17 Lundi

Qo 2, 1-26

Anonyme (14^e siècle) : Nuage de l'oubli

LC : Ω AN NO

18 Mardi

Les Bienheureux Martyrs des Pontons de Rochefort

Qo 3, 1-23

Dom Henri Leclercq : Comme des brebis destinées à la boucherie

LC : NM PR LH

19 Mercredi

Bienheureux Gueric

Qo 5, 9 à 6, 8

Gueric d'Igny : Avec lui dans le jardin

LC : O GI AV

I Vp de Saint Bernard

20 Jeudi

SAINT BERNARD

Ct 2, 8 à 3, 5

Alexandre III : Célébrez la fête de ce saint

LC : O BC A3

21 Vendredi

Saint Pie X

Qo 8, 5 à 9, 10

Pie X : La voix de l'Eglise

LC : O PI VE

22 Samedi

La Vierge Marie Reine

Qo 11, 7 à 12, 14

Jean-Paul II : A l'école de Marie

LC : MR JP² EM

I Vp du Dimanche

VINGT-ET-UNIÈME SEMAINE ORDINAIRE 3 : A

23 DIMANCHE

Tt 1, 1-16

Rey-Mermet : Un royaume d'amour

LC : F RM RO

24 Lundi

SAINT BARTHÉLEMY

1 Co 4, 1-16

Saint Augustin : La lampe sur le chandelier

LC : N BR Au

25 Mardi

Tt 3, 3-15

Cyrille de Jérusalem : Vous mourriez et vous naissiez

LC : 77 03 CyJ

26 Mercredi

1 Tm 1, 1-20

Ratzinger : Je crois en toi

LC : 79 1,1 RA

27 Jeudi

Sainte Monique

1 Tm 2, 1-15

Saint Augustin : Derniers jours de Monique

LC : O MO DJ

28 Vendredi

Saint Augustin

1 Tm 3, 1-16

Saint Augustin : Chantez Alléluia !

LC : 81 07 Au

29 Samedi

Martyre de Saint Jean Baptiste

1 Tm 4, 1 à 5, 2

Max Thurian : La contemplation du Christ

I Vp du Dimanche

LC : O JB Th

VINGT-DEUXIÈME SEMAINE ORDINAIRE

4 : B

30 DIMANCHE

1 Tm 5, 3-25

Saint Augustin : Cours aux sources

LC : 41 Au CAS

31 Lundi

1 Tm 6, 1-10

F. X Durrwell : Une foi ancrée dans la charité

LC : XF Dw FO

01 SEPTEMBRE Mardi

1 Tm 6, 11-21

Paul VI : Misère et miséricorde

LC : O P6 MM

02 Mercredi

2 Tm 1, 1-18

Ignace de Lattaquié : La nouveauté de l'Esprit

LC : H IL NE

03 Jeudi

Saint Grégoire le Grand

2 Tm 2, 1-21

Grégoire le Grand : Désirer les biens éternels

LC : O GG DE

04 Vendredi

2 Tim 2, 22 à 3, 17

Louis-Joseph Lebreton : Prends ta part de souffrance !

LC : 79 2,2 L

05 Samedi

Sainte Vierge Marie

2 Tm 4, 1-22

Amédée de Lausanne: Marie après l'Ascension

I Vp du Dimanche

LC : MI DB FE

JONAS ANNONÇAIT LE CHRIST

L'événement saillant de l'histoire de Jonas est sa prédication aux Ninivites et la souffrance qui en résulta. Il y est tracé comme en ombre le mystère du plan de salut de notre Sauveur, comme le Christ lui-même l'affirme aux Juifs. Par ce qui est arrivé à ce merveilleux Jonas, est donc représenté et façonné le mystère du Christ dans son rapport avec nous.

Toute la terre était en danger, le genre humain était secoué par la tempête, peu s'en fallait que les flots du péché le fracassent. Dans un tel péril, le Créateur eut pitié de nous : du ciel, Dieu le Père envoya son Fils qui venu dans la chair, arriva sur une terre pleine de périls et battue par la tempête ; il se livra lui-même à la mort pour apaiser les flots, calmer la mer, soumettre les vagues, arrêter leur agitation. Car la mort du Christ nous a sauvés : la tempête a cessé, la pluie a pris fin, les flots se tiennent en repos, la violence des vents est tombée. Un grand calme s'étend à présent sur toutes choses, un temps serein règne dans notre cœur : le Christ a souffert pour nous.

Tu trouves quelque chose de semblable dans les écrits évangéliques. La barque des Apôtres traversait la mer de Tibériade, et les flots battus par un vent violent, les apôtres commençaient à être ballottés de façon insupportable. Acculés à un si grand péril, ils interpellent le Christ qui était là, dormant. Ils lui crient en termes bien clairs : "Maître, sauve-nous, nous périssons" ! Celui-ci, réveillé, menace la mer avec force : "Silence, calme-toi ! ", et sauve ainsi les disciples. C'est bien l'image de ce qui arrive à notre humanité. Par le Christ, comme je l'ai dit, nous sommes libérés de la mort, de la corruption, du péché, du châtiment, et, l'antique tempête chassée, règne pour nous un calme serein.

La prédication de Jonas aux Ninivites n'est pas non plus sans rapport avec le Christ. Avant qu'il ait souffert sur la croix précieuse, nous voyons que celui-ci ne voulut pas communiquer aux païens les paroles merveilleuses des Evangiles. Il le dit très nettement : "Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la Maison d'Israël". Et à ses saints disciples eux-mêmes, il donna cet ordre : "Ne prenez pas le chemin des païens". Par la suite, il fut "au cœur de la terre trois jours et trois nuits". Et il vint jusqu'aux "sources de la mer, marcha au fond de l'abîme". Puis, ayant dépouillé les enfers, s'y manifestant aux esprits et ouvrant les portes verrouillées, il revint à la vie. Car sa vie échappa à la corruption, et ainsi le virent avant les autres, les femmes qui le cherchaient dans le jardin. Là, il les salua, leur ordonna d'annoncer à ses saints disciples qu'il les précéderait en Galilée. C'est alors seulement que les bienheureux Apôtres annoncèrent sa parole aux païens.

Sur Jonas, P.G. 71, col 600A, 617B, 624D-625A

SE TRANSFORMER EN CHARITE

... Les vicissitudes personnelles de saint Laurent, Archidiacre de l'Eglise de Rome, nous sont parvenues à travers une tradition ancienne divulguée dès le IV^e siècle; cette tradition accueillie par l'Eglise a également été admise dans les ... expressions du Missel Romain: "Laurent, célèbre diacre de l'Eglise de Rome, confirma son service de charité par le martyre sous Valérien (258), quatre jours après la décapitation du pape Sixte II. Selon une tradition divulguée dès le IV^e siècle, il soutint, intrépide, un atroce martyre sur le gril, après avoir distribué les biens de la communauté aux pauvres qu'il considérait comme les vrais trésors de l'Eglise..."

Laurent serait donc né en Espagne... Afin de compléter ses études humanistiques et liturgiques... fut envoyé, tout jeune encore, dans la ville de Saragosse, où il fit la connaissance du futur pape Sixte II... Laurent... s'imposait par ses qualités humaines, par sa délicatesse d'âme et son intelligence. Entre le maître et l'élève s'instaura une communion et une familiarité qui, avec le passage du temps, augmenta et se cimenta; entre temps, l'amour qu'il portaient tous les deux pour Rome, centre de la chrétienté et ville-siège du vicaire du Christ, augmenta au point de suivre un flux migratoire alors très intense et de quitter l'Espagne pour la ville où l'Apôtre Pierre avait établi sa chaire et rendu le témoignage suprême. C'est donc à Rome, au cœur de la catholicité, que maître et élève purent réaliser leur idéal d'évangélisation et de mission... jusqu'à l'effusion du sang. Lorsque le 30 août de l'année 257, Sixte II monta sur le trône de Pierre - pour un pontificat qui devait durer moins d'un an - , immédiatement et sans hésiter, il voulut à ses côtés son ancien élève et ami Laurent, en lui confiant la charge délicate de proto diacre.

Les deux hommes, à la fin, scellèrent leur vie de communion et d'amitié en mourant par les mains du même persécuteur, séparés seulement par quelques jours... Il existait entre eux une rivalité véritablement digne d'être combattue par un évêque et par un diacre: celui qui, le premier, devait souffrir pour Jésus-Christ... Sixte, désormais prisonnier, confie à Laurent, le premier de ses diacres, l'Eglise entière et la lui laisse pour une période de trois jours. "...

Le diacre Laurent, ministre ordonné de la charité, achève la tâche qu'il avait reçue, non seulement dans la mesure où il suit son évêque dans le martyre mais parce qu'à travers le geste par lequel il donne aux pauvres toutes les ressources de la communauté - ici exprimées par des biens matériels -, il montre comment, dans l'Eglise, chaque chose a de la valeur si elle est orientée vers la charité, si elle devient service à la charité, si elle peut se transformer en charité... Et la ville, qui lui attribuait la victoire définitive sur le paganisme, le lui rendit en le choisissant comme son troisième patron et en célébrant sa fête dès le IV^e siècle, en second, par ordre d'importance, après la fête des bienheureux Pierre et Paul et en élevant, en honneur du saint diacre, dans l'antiquité et au moyen-âge, au moins trente quatre églises et chapelles, signe tangible de reconnaissance envers celui qui, fidèle à son ministère, avait été, en son sein, véritable ministre et serviteur de la charité.

Extraits de « Proto Diacre de l'Eglise Romaine »

https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cclergy/documents/rc_con_cclergy_doc_19022000_slaur_fr.html

RENDRE MULTIPLIE LE TALENT REÇU

Au nom du Seigneur. Amen

La plus grande de toutes les grâces que nous avons reçues et que nous recevons chaque jour de notre grand Bienfaiteur, le Père des Miséricordes, celle dont nous devons lui être le plus reconnaissantes, c'est notre vocation ; et nous devons témoigner à Dieu d'autant plus de gratitude que l'état auquel il nous a appelées est plus grand et plus parfait. C'est pourquoi l'Apôtre dit : Prenez conscience de votre vocation !

Or, le Fils de Dieu s'est fait lui-même notre Voie et le bienheureux Père saint François, son amant authentique et son imitateur, nous l'a montrée et enseignée par sa parole et par ses exemples.

Nous devons donc, mes sœurs bien-aimées, considérer les immenses bienfaits dont Dieu nous a comblées, mais surtout ceux dont il a daigné nous favoriser par l'intermédiaire de son serviteur notre cher Père saint François, non seulement après notre entrée au monastère mais lors même que nous étions encore dans les vanités du monde.

En effet, au temps où le saint n'avait encore avec lui ni frère ni compagnon, presque aussitôt après sa conversion, au temps où il reconstruisait l'Église de Saint-Damien, visité là par le Seigneur et rempli de ses consolations, qui le décidèrent à quitter définitivement le monde, c'est alors que, dans la joie de l'Esprit Saint et avec le secours de ses lumières, il fit sur nous cette prophétie dont le Seigneur a réalisé ensuite l'accomplissement : du haut du mur de l'Église il s'adressait en français à quelques pauvres qui stationnaient là et il leur criait : "Venez, aidez-moi à travailler pour le monastère de Saint-Damien, parce qu'il viendra ici des religieuses dont la vie sainte et la renommée stimuleront les hommes à glorifier notre Père des cieux dans toute sa sainte Église ! "

Nous avons donc bien sujet de considérer là l'immense bonté de Dieu à notre égard : dans sa bonté et son amour surabondants il a fait proclamer par son saint le choix qu'il porterait sur nous et l'appel qu'il nous adresserait. Et ce n'était pas seulement de nous que notre bienheureux Père prophétisait ainsi, mais encore de toutes celles qui nous suivront dans cette vocation sainte à laquelle le Seigneur nous a appelées.

Avec quel soin donc, avec quel élan passionné du corps et de l'âme ne devons-nous pas accomplir ce que nous demande Dieu notre Père, afin qu'avec sa grâce nous puissions lui rendre multiplié le talent que nous en avons reçu ! Multiplié, car ce n'est pas seulement pour les autres que Dieu nous a destinées à être des modèles et des miroirs, mais aussi pour chacune de nos sœurs afin qu'elles soient à leur tour des modèles et des miroirs pour ceux qui vivent dans le monde. Si donc le Seigneur nous a appelées à de si grandes choses : laisser voir en nous ce qui peut servir aux autres de modèle et d'exemple, nous avons la stricte obligation d'abord de bénir le Seigneur et de lui en reporter toute la gloire, et ensuite de nous rendre nous-mêmes toujours de plus en plus courageuses dans le Seigneur pour faire le bien. Si nous vivons ainsi, nous laisserons aux autres un noble exemple, et au prix d'un effort de bien courte durée nous acquerrons la récompense de la béatitude éternelle.

SAINT PIO DE PIETRELCINA

PIERRES DU TEMPLE ETERNEL

Le divin artisan s'emploie à préparer des pierres pour construire un temple éternel ; il taille ces pierres par des coups répétés de son marteau et les polit soigneusement, en leur ôtant tout superflu. C'est ce que chante notre très douce Mère, la sainte Église catholique dans l'hymne de l'Office de la dédicace d'une église.

Chaque âme destinée à la gloire éternelle peut très bien se définir comme une de ces pierres créées pour le temple éternel. Quand un entrepreneur veut construire une maison, il doit au préalable tailler les pierres qui serviront à la construction ; il y arrive à coups de marteau et de ciseau. C'est ainsi que le Père céleste agit avec l'âme qu'il a choisie et destinée de toute éternité, dans sa très grande sagesse et sa Providence, à édifier une demeure éternelle.

Pour régner avec le Christ dans la gloire éternelle, l'âme doit donc être taillée à grand coups de marteau et de ciseau ; c'est comme cela que, telles des pierres, le divin architecte prépare les âmes qu'il a choisies. Que sont ces coups de marteau et de ciseau ? Ce sont les ombres, ma sœur, ce sont les peurs, les tentations, les afflictions, les craintes spirituelles, et aussi les maladies corporelles.

Rendez donc grâce à l'infinie douceur du Père éternel qui s'occupe ainsi de votre âme pour la sauver ! Ouvrez votre cœur à ce céleste médecin des âmes et livrez-vous en toute confiance à ses très saintes mains ; il vous traite comme quelqu'un qu'il a choisi pour suivre Jésus de près, jusqu'au sommet du Calvaire. Moi, je considère que la grâce se manifesterait en vous par la joie et un mouvement très sage de l'âme

Ne doutez donc pas que tout ce qui arrive à votre âme a été ordonné par Dieu. Ne craignez donc pas que Dieu vous fasse tomber dans quelque mal ou dommage. Qu'il vous suffise de savoir qu'en toute votre vie, vous n'avez jamais offensé le Seigneur que vous fréquentez de plus en plus. Si ce très bienveillant Époux se cache à votre âme, il le fait, non pas comme vous le croyez, pour se venger de votre perfidie, mais pour éprouver davantage votre fidélité et votre constance, et pour remédier en outre à quelque maladie que ne voient pas vos yeux de chair, maladie ou faute dont aucun juste n'est exempt. Car il est dit dans la sainte Écriture : "Le juste tombe sept fois le jour".

Et croyez-moi, si je ne vous savais aussi affligée, je m'en réjouirais moins, puisque j'en déduirais que le Seigneur vous donne moins de perles. Chassez comme des tentations, les doutes contraires. Chassez aussi les doutes qui se rapportent à votre manière de vivre, à savoir que vous n'avez pas écouté les appels divins et que vous vous êtes opposée aux douces invitations de l'Époux. Tout cela ne vient pas du bon Esprit, mais du mauvais. N'écoutez pas ce que votre imagination vous dit : par exemple, que la vie que vous menez est incapable de vous conduire au bien. La grâce de Jésus est là qui veille et vous fera agir pour ce bien. Soyez sûrs que plus une âme aime Dieu, moins elle le sent. La chose semble étrange et impossible si on la considère du point de vue de la créature déchue, mais dans le royaume de l'amour de Dieu tout est différent.

C'est par une soumission complète et aveugle que vous vous sentirez guidée à travers les ombres, les perplexités et les combats de la vie. "L'homme obéissant chantera victoire", nous dit l'Écriture. Quand Jésus se manifeste à vous, rendez-lui grâce, s'il se cache rendez-lui grâce encore. Tout est délices pour l'amour. Je désire que vous livriez votre esprit avec Jésus sur la croix et que vous disiez avec lui : "Tout est accompli !"

Lettre de direction

L'ESPRIT FILIAL

Gabriel Marcel a donné cette définition de la prière : "Être avec". Elle reste une des meilleures qui ait été formulée. Bien prier n'est pas le fruit d'une méthode, mais d'un esprit filial.

On évoque souvent les difficultés de la prière, et certes elles sont grandes. Mais peut-être ne sont-elles pas toujours exactement situées. Facilement, on part à la recherche des méthodes pour "faire oraison", comme on compose un devoir ou résout un problème, alors que la prière du chrétien est essentiellement d'abord celle qui jaillit des profondeurs de son cœur, parce qu'il a reçu l'esprit filial. On cherche des règles précises pour fabriquer de bonnes prières, et nous en sommes encombrés comme David l'était de l'armure de Saül. L'essentiel est de libérer en nous l'Esprit, par la pureté du cœur et la simplicité de l'amour. La prière est le langage des enfants. Quels que soient leurs balbutiements, ils charment leur père, pourvu qu'ils procèdent d'un cœur filial. Tel est l'Esprit que nous avons reçu pour prier.

Jésus nous le dit d'un mot décisif : Vous prierez ainsi : "Notre Père..." le reste suit. La prière chrétienne est définie, non par une formule, un lieu, une attitude, ou même un contenu fixé d'avance, mais avant tout par une rencontre personnelle, celle d'un enfant avec son père, dans un climat familial. Saint Paul nous le rappelle avec force : "Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclave, pour retomber dans la crainte, vous avez reçu un esprit de fils adoptifs par lequel nous crions : Abba ! Père !". Et cela suffit : Dieu nous entend. Lui, il n'est pas loin de nous, mais c'est nous qui nous sommes détournés de lui. Une fois transformés par l'Esprit, notre bouche parle de l'abondance du cœur. La prière est le besoin premier de l'âme et sa joie. Ce qu'il faut d'abord pour entrer dans l'oraison, c'est libérer, aux sources mêmes de la vie, ce jaillissement premier que le monde retient captif et qui est fait pour l'amour et l'intimité de Dieu.

On ne devrait pas compter le temps passé à la prière, mais plutôt le temps qu'on n'y passe pas. On compte les heures de travail, mais l'homme qui aime sa famille ne compte pas ses heures de foyer. Si l'on ne fait pas jaillir la prière de ce point central de l'être où l'homme est fait pour Dieu, et où tout son être s'épanouit dans l'intimité de sa rencontre, tout s'use et s'en va de travers. La vie est alors comme une roue dont l'axe ne serait pas fixé au centre. C'est pour cet amour que nous avons été faits, pour cette rencontre que nous vivons et pour cette intimité que nous sommes. Il n'y a rien à chercher en dehors de cela. Cette intimité est notre bonheur, notre centre, notre joie, notre vie. Et celui qui le sait ne cherche pas à en sortir, mais à y rester.

Il peut se faire que nous cherchions avec peine l'oraison sur des voies où nous ne la rencontrons pas. Peut-être la cherchons-nous artificiellement, alors qu'elle jaillit comme naturellement du cœur qui aime. Peut-être la cherchons-nous compliquée, alors qu'elle est simple. Peut-être la cherchons-nous difficile, alors qu'elle est facile. Peut-être nous l'imposons-nous comme une obligation et comme une loi, alors qu'elle est d'abord la vie et la respiration de l'amour. Peut-être cherchons-nous Dieu au loin, alors qu'il est tout proche. Nous le cherchons dans un ciel lointain, alors qu'il est dans notre cœur. Nous le cherchons dans un dépassement impossible de tout ce qui fait notre vie, alors qu'il nous attend au cœur de la vie. Nous le cherchons au-delà de tout, et il est au centre de tout. Nous le cherchons d'accès difficile, et c'est notre Père.

UN APÔTRE DU CULTE DE MARIE

Maximilien Kolbe fut un apôtre du culte de Marie dans sa splendeur première, originelle et privilégiée, telle que celle-ci s'est définie elle-même à Lourdes : l'Immaculée Conception. Il est impossible de séparer le nom du Père Kolbe, tout comme son activité et sa mission, du nom de Marie Immaculée.

Ce Franciscain humble et doux, fit de la dévotion à la Mère du Christ, "enveloppée de soleil", le centre de sa spiritualité, de son apostolat, de sa théologie. Qu'aucune hésitation n'arrête notre admiration, notre adhésion à cette consigne que le nouveau bienheureux nous laisse en héritage et en exemple. Nous n'avons pas à craindre qu'une telle exaltation de Marie entre en compétition avec les deux autres courants théologiques et spirituels qui prévalent aujourd'hui dans la pensée et dans la vie religieuse : le courant christique et le courant ecclésiologique.

Il n'y a aucune compétition. Dans la pensée du Père Kolbe, le Christ occupe non seulement la première place, mais à proprement parler, l'unique place nécessaire et suffisante dans l'économie du salut. L'amour de l'Église et de sa mission n'est pas davantage oublié dans la doctrine ou les objectifs apostoliques du nouveau bienheureux. C'est même précisément de son rôle complémentaire et subordonné par rapport au plan universel du Christ pour le salut des hommes, que Marie tire toutes ses prérogatives, toute sa grandeur.

Ainsi le Père Kolbe, avec toute la doctrine, toute la liturgie et toute la spiritualité catholique, voit Marie insérée dans le plan divin comme celle qui est pleine de grâces, siège de la Sagesse, prédestinée à la maternité du Christ, reine du royaume messianique. Et en même temps, il la voit servante du Seigneur, choisie pour offrir à l'Incarnation du Verbe une coopération irremplaçable, et Mère de l'Homme-Dieu, notre Sauveur. "Marie est celle par qui les hommes arrivent à Jésus, et celle par laquelle Jésus arrive aux hommes".

Nous ne devons donc ni reprocher au nouveau bienheureux ni à l'Église, leur enthousiasme pour le culte de Marie. Cet enthousiasme ne sera jamais assez grand, eu égard aux mérites et aux bienfaits d'un tel culte, précisément à cause de ce mystère de communion unissant Marie et le Christ, exprimé d'une façon si poignante dans le Nouveau Testament. Il n'en résultera jamais de "mariolâtrie", de même que jamais le soleil ne pourra être obscurci par la lune. Jamais non plus ne sera altérée la mission confiée à l'Église, si celle-ci sait honorer dans Marie celle qui est sa fille exceptionnelle et sa mère spirituelle. L'aspect caractéristique, mais nullement original en soi, de la grande dévotion du bienheureux Kolbe pour Marie, c'est l'importance qu'il attribue, devant les besoins présents de l'Église, à l'efficacité de sa prophétie sur la gloire du Seigneur et sur l'exaltation des humbles, à la puissance de son intercession, à ses merveilleux exemples, à la présence de son amour maternel.

Le Concile nous a confirmés dans ces certitudes, et aujourd'hui, du haut du ciel, le Père Kolbe nous apprend et nous aide à les méditer et à les vivre

Homélie pour la béatification du 17 oct. 1971.

LÈVE-TOI, MA TOUTE BELLE !

Jadis, le Seigneur Dieu rejeta du Paradis d'Éden les ancêtres de la race mortelle : gorgés du vin de la désobéissance, l'œil de leur cœur endormi par l'ivresse de la transgression, le regard de leur intelligence alourdi par l'ébriété due à leur faute, ils s'endormirent d'un sommeil mortel.

Mais aujourd'hui, le Paradis ne recevra-t-il pas celle qui a stoppé tout élan vers les vices, celle qui a présenté à notre Dieu et Père, le germe de l'obéissance, celle qui a redonné vie à toute la race humaine ? Les portes du ciel ne lui seront-elles pas ouvertes ? Elle qui fut unie à Dieu de tout son être, comment la mort pourrait-elle l'engloutir, l'Hadès se refermer sur elle ? Comment la corruption se saisirait-elle du corps de celle qui accueillit la vie ? Car si le Christ qui est Vérité et Vie, a dit : "Là où je suis, là aussi sera mon serviteur", à bien plus forte raison, comment sa mère n'habiterait-elle pas avec lui ? La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur ; plus précieuse encore la Pâque de sa mère !

À présent, Adam et Ève, les ancêtres de notre race, de leurs lèvres joyeuses s'écrient à pleine voix : "Heureuse es-tu, ô notre fille, toi qui nous as délivrés de la peine méritée par notre faute ! Tu as hérité de nous un corps mortel, tu nous as apporté dans ton sein, un vêtement d'immortalité ! De notre flanc, tu as reçu l'être ; tu nous as donné en retour le "bien-être" ! Tu nous as délivrés des douleurs, tu as déchiré les langes de la mort, et tu as remis en état notre ancienne demeure. Nous avions fermé le Paradis, toi, tu as ouvert à nouveau l'accès de l'arbre de vie. Par notre faute, les biens étaient devenus des peines ; par toi, de ces peines sont sortis pour nous de plus grands biens.

Comment goûterais-tu la mort, toi qui es sans souillure ? Pour toi, elle sera un pont vers la vie, une échelle vers le ciel, une barque pour l'immortalité. Heureuse es-tu vraiment, toi la toute bienheureuse ! Assurément le Roi est venu vers la demeure de celle qui l'avait enfanté, pour recevoir de ses mains divines et très pures, sa sainte âme virginale et sans tache. Et celle-ci, à ce qu'il semble, lui a dit : "Dans tes mains, mon cher Fils, je remets mon esprit. Reçois mon âme qui t'est chère et que tu as préservée de toute faute. C'est à toi, et non à la terre, que je remets mon corps. Garde-le sain et sauf ce corps que tu as bien voulu habiter, et qu'en naissant, tu as voulu conserver vierge. Emporte-moi auprès de toi, pour que là où tu es, toi, le fruit de mon sein, je sois aussi pour partager ta demeure. Je me hâte de retourner à toi qui descendis vers moi en supprimant toute distance.

Après ces mots, elle entendit à son tour : "Viens, ma mère bénie, entre dans mon repos. Lève-toi, viens, ma toute proche, belle entre les femmes, car voici l'hiver passé. Belle est ma toute proche, il n'y a pas de défaut en toi. L'odeur de tes parfums surpasse tous les aromates". Ayant entendu ces mots, la sainte remit son esprit entre les mains de son Fils.

De toute manière, ils ont de vaines pensées, ceux qui rejettent toute l'économie de Dieu, qui nient que la chair puisse être sauvée, méprisent sa régénération et la déclarent incapable de recevoir l'immortalité. Si la chair ne peut être sauvée, alors le Seigneur ne nous a pas non plus rachetés par son sang ; la coupe de l'Eucharistie n'est pas une communion à son sang et le pain que nous rompons n'est pas une communion à son corps ! Car le sang ne peut jaillir que de veines, de chair, et de tout ce qui fait une substance humaine. Et c'est pour être devenu vraiment tout cela que le Verbe de Dieu nous a rachetés par son sang. Et parce que nous sommes ses membres et sommes nourris au moyen de la création, il a déclaré que la coupe tirée de la création est son propre sang, par lequel se fortifie notre sang, et le pain tiré de la création, il l'a proclamé son propre corps, par lequel se fortifient nos corps.

Si donc la coupe et le pain reçoivent la Parole de Dieu et deviennent Eucharistie, sang et corps du Christ, et si par ceux-ci la substance de notre chair se fortifie et s'affermi, comment ces gens peuvent-ils prétendre que la chair est incapable de recevoir le don de Dieu qui est la vie éternelle, alors que cette chair est nourrie du Corps et du Sang du Christ, et qu'elle est membre de Celui-ci, comme le dit le bienheureux Apôtre : "Nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os" ? Il parle de l'organisme authentiquement humain, composé de chair, de nerfs et d'os ; car c'est cet organisme même qui est nourri de la coupe qui est le Sang du Christ et fortifié par le pain qui est son Corps.

Le bois de la vigne, après avoir été couché dans la terre, porte du fruit en son temps ; et le grain de froment, après être tombé en terre et s'y être décomposé, resurgit, multiplié par l'Esprit de Dieu qui soutient toutes choses ; ensuite, grâce au savoir-faire de l'homme, le fruit de la vigne et le grain de froment servent aux hommes, puis recevant la Parole de Dieu, deviennent Eucharistie, c'est-à-dire Corps et Sang du Christ. De même nos corps qui ont été nourris par cette Eucharistie, après avoir été couchés dans la terre et s'y être décomposés, ressusciteront en leur temps, quand le Verbe de Dieu leur fera don de la Résurrection pour la gloire de Dieu le Père. Car il donnera l'immortalité à ce qui est mortel et gratifiera d'incorruptibilité ce qui est corruptible, parce que la puissance de Dieu se déploie dans la faiblesse.

Par conséquent, sachant par expérience que nous tenons de la grandeur de Dieu, et non de la nature, le pouvoir de vivre à jamais, nous ne nous écarterons pas d'une vraie pensée sur Dieu ; nous ne méconnaîtrons pas notre condition et saurons quelle puissance Dieu possède et quels bienfaits l'homme reçoit de lui.

NUAGE DE L'OUBLI

Dans le temps de cette œuvre, il faut cacher les créatures et leurs actions sous le nuage de l'oubli. Si tu dois jamais atteindre à ce nuage, y demeurer et y travailler comme je te l'indique, il faudra placer au-dessous de toi un nuage d'oubli qui sera entre toi et toutes les créatures, comme le nuage d'inconnaissance est au-dessus de toi, entre toi et ton Dieu.

Il te semble peut-être que tu es très éloigné de Dieu à cause du nuage d'inconnaissance qui te sépare de lui ; mais, à en bien juger, tu es encore plus loin de lui lorsque le nuage de l'oubli n'existe pas entre toi et toutes les créatures, quelles qu'elles soient. Et chaque fois que je parle de ces créatures, j'entends non pas elles seules, mais aussi toutes les œuvres et tout ce qui les concerne. Je n'excepte aucune de ces créatures, qu'elles soient corporelles ou spirituelles, ni aucune de leurs œuvres ou de leurs propriétés, bonnes ou mauvaises. Tout, sans exception, doit être, en l'occurrence caché sous le nuage de l'oubli.

Parfois il peut être très utile de penser à certaines propriétés ou à certaines actions de certaines créatures particulières ; mais ici le profit est minime ou nul. Et pourquoi ? Le souvenir ou la pensée des créatures ou de ce qu'elles ont fait est une sorte de vue spirituelle, car l'œil de l'âme s'ouvre pour les voir et se fixe sur elles, comme l'œil du tireur sur le but qu'il vise. Or tout ce à quoi tu penses est au-dessus de toi et s'interpose à ce moment entre toi et ton Dieu, si bien que tu es d'autant plus loin de Dieu qu'il y a quelque chose dans ton esprit en dehors de Dieu.

Le Nuage de l'Inconnaissance Ch. 5

COMME DES BREBIS DESTINEES A LA BOUCHERIE

Au mois de mars 1794, nous nous trouvâmes rassemblés à Rochefort au nombre de près de huit cents ecclésiastiques, presque tous prêtres, et tous condamnés à la déportation en haine de Jésus-Christ et de son Eglise. Nous avons été amenés à Rochefort par détachements, dans des charrettes découvertes où nous étions entassés, et quelquefois enchaînés comme des criminels : une escorte de soldats conduisait les voitures. Les lieux où l'on nous faisait séjourner pour passer la nuit, étaient les cachots des prisons. Notre entrée dans les villes qui se rencontraient sur notre passage était, ainsi que notre sortie, accompagnée des huées injurieuses du peuple soulevé contre nous, et marquée par des avanies plus ou moins humiliantes.

... on nous mit à bord de deux vaisseaux pour exécuter le jugement qui nous condamnait à la déportation. Trois cents d'entre nous furent embarqués sur le Washington ; et les autres, au nombre de près de cinq cents, sur les Deux-Associés...

Les soldats et les matelots, irrités de ce qu'on ne montait pas assez vite, criaient : « Avance donc, scélérat. » On arrivait enfin sur le bord du vaisseau. Là, on trouvait une seconde échelle haute d'environ six pieds, par laquelle il était aussi difficile à descendre qu'il avait été de monter par la première. Les vieillards surtout étaient exposés à faire une chute dangereuse.

Après être descendu, on était conduit par deux matelots devant le capitaine... quatre soldats venaient se placer auprès de lui et tenaient la pointe de leurs sabres dirigée contre son corps. Alors le capitaine lui ordonnait de livrer son portefeuille. Dès qu'il avait obéi, plusieurs matelots se jetaient sur lui ; ils arrachaient la cocarde de son chapeau, en lui disant : « Scélérat, tu es indigne de porter cet ornement de nos têtes » ; ils lui ôtaient tous ses vêtements, ne lui laissant que sa chemise. Après l'avoir réduit à cet état d'humiliation, ils visitaient les vêtements qu'ils lui avaient ôtés et le modique bagage qu'il avait pu apporter avec lui en entrant dans le vaisseau, pour trouver l'or qu'ils supposaient y être caché ; et dans la crainte que ce métal n'échappât à leurs recherches, ils coupaient les semelles et les talons des souliers. La visite finie, ils choisissaient parmi les effets pris au déporté, une culotte, une paire de bas, un habit, un bonnet et un mouchoir, tout de la moindre qualité : ils en faisaient ensuite un paquet, le lui jetaient à la tête, et le faisaient sortir du cercle. Le déporté allait joindre ceux de ses confrères qui avaient déjà subi cette ignominieuse épreuve : là, il n'osait, aussi bien qu'eux, ni se plaindre ni lever les yeux.

... Quand nous eûmes tous été embarqués et dépouillés ... les deux vaisseaux mirent à la voile et allèrent jusqu'à la rade de l'île d'Aix, à quelques lieues de Rochefort ; ils y restèrent jusqu'au 1^{er} novembre suivant. A cette époque, ils se rapprochèrent un peu de Rochefort, et vinrent hiverner dans le port de Barques. Le 1^{er} février 1795, ils quittèrent ce port, et revinrent à Rochefort le 5 du même mois.

Pendant ce long espace de temps, détenus à bord de ces vaisseaux, nous pûmes dire avec le Psalmiste : « Nous sommes tous les jours mis à mort pour le nom du Seigneur : on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. »

"Toi qui habites dans les jardins, nos amis prêtent l'oreille, fais-nous entendre ta voix". Si je ne me trompe, c'est vous ces habitants des jardins dont parle ici l'Épouse du Cantique, vous qui méditez nuit et jour la loi du Seigneur. Tous ces livres que vous lisez sont autant de jardins où vous vous promenez ; les pensées que vous y recueillez en sont les fruits. Bienheureux ceux à qui sont destinés tous ces fruits, anciens ou nouveaux ! Des paroles des prophètes, des évangélistes, des apôtres nous sont servies, de sorte qu'on pourrait croire adressée à chacun de nous cette parole de l'Épouse à l'Époux : "J'ai gardé pour toi tous les fruits, anciens ou nouveaux, ô mon Bien-Aimé !".

Scrutez donc les Écritures. Vous pensez, non sans raison, trouver la vie en elles, vous qui ne cherchez rien d'autre que le Christ à qui les Écritures rendent témoignage. Il est bon de fouiller celles-ci, non seulement pour en faire jaillir le sens mystique, mais aussi pour en sucer le sens moral. Vous donc qui vous promenez dans les jardins des Écritures, ne folâtrez pas de l'une à l'autre, légers et musards, mais scrutez-les une à une. Et comme une abeille diligente butine le miel sur les fleurs, recueillez l'Esprit caché au fond de ces paroles ; car, dit Jésus : "Mon Esprit est plus doux que le miel, et mon héritage plus suave que le miel et son rayon". En savourant ainsi le goût de cette manne cachée, vous pourrez vous écrier avec David : "Que tes paroles sont douces à mon palais, plus que le miel et son rayon !"

De ces jardins, l'Époux va nous conduire, si je ne m'abuse, en d'autres où règne une paix plus profonde, où l'on goûte une joie plus intense, où la vue s'étend plus loin. Vous vous étiez appliqués à le chanter par des hymnes traduisant votre allégresse et votre reconnaissance ; il va maintenant vous emporter vers le tabernacle admirable, jusqu'à la maison de Dieu, dans cette lumière inaccessible où il habite, où il fait paître, où il repose en plein midi. Car si votre empressement à le chanter ou à le prier est teinté de ce saint désir qui s'informait : "Maître, où habites-tu ? ", vous mériterez d'entendre cette réponse : "Venez et voyez". "Ils vinrent, continue le texte, ils vinrent et demeurèrent près de lui ce jour-là".

Nous jouirons de cet heureux jour, sans connaître la nuit, tant que nous demeurerons près du Père des lumières, chez qui ne se laisse entrevoir ni changement, ni ombre de succession. Mais si nous chutons de ce haut lieu, nous retombons dans notre nuit. Hélas ! Que mes jours sont de peu de durée ! Que je suis vite desséché ! Me voilà comme du foin, moi qui verdoyais et fleurissais comme le Paradis de Dieu quand j'étais avec lui dans le jardin ! Avec lui, je suis un paradis de délices, mais sans lui un lieu d'horreur, une solitude désertique !

À mon avis, celui qui pénètre dans ce jardin doit devenir, lui aussi, un jardin. Son âme devra fleurir comme un jardin bien irrigué, et l'Époux pourra faire de lui cet éloge : "Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé". Ne sont-ils pas un jardin, ceux en qui se réalise ce que dit le Jardinier lui-même à la plantation que son Père a plantée : "Écoutez-moi, fruits divins et fructifiez comme la rose plantée au bord des eaux. Fleurissez comme le lys, donnez votre parfum et couvrez-vous d'un feuillage plein de charme".

CELEBREZ LA FETE DE CE SAINT

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses vénérables frères les archevêques et évêques, à ses bien-aimés fils les abbés, et à tous les prélats du royaume de France, salut et bénédiction apostolique.

Il est arrivé naguère, comme nous nous trouvions à Paris, que des personnages aussi nombreux que vénérables nous parlèrent de la canonisation de Bernard de sainte mémoire, en son vivant abbé de Clairvaux; nous témoignèrent le désir et nous adressèrent la prière de faire prochainement droit, pendant le concile qui allait se célébrer à Tours, à ce vœu aussi fondé que louable. Comme nous étions animé des meilleures dispositions à ce sujet, il nous arriva une foule, une vraie multitude de sollicitateurs qui nous demandaient une faveur pareille pour des saints des provinces les plus diverses. Voyant que nous ne pouvions satisfaire tout le monde comme il convenait, nous avons décidé, pour éviter tout scandale, de remettre à une autre époque le vœu même qui concernait Bernard, à cause du refus que nous devons opposer alors à d'autres demandes du même genre. Mais, cédant aux dernières instances et à la piété des religieux de Clairvaux et d'autres personnes également haut placées qui renouvelèrent les vœux qu'ils nous avaient déjà adressés, nous avons rappelé à notre souvenir la sainte et vénérable vie de ce bienheureux homme, les prérogatives de grâces singulières dont il fut orné, l'éclat dont il a brillé lui-même par sa sainteté et sa religion, et la lumière qu'il a répandue sur l'Église de Dieu toute entière, par le flambeau de sa foi et de sa doctrine. Quant aux fruits qu'il a produits dans la, maison du Seigneur, par sa parole et par ses exemples, ils sont connus à peu près jusqu'aux confins du monde catholique, car il a envoyé des détachements de son ordre jusqu'au sein des nations barbares et des peuples étrangers, il a étendu la fondation des monastères et a rappelé à la rectitude de la vie spirituelle une multitude infinie de pécheurs qui s'étaient égarés dans les voies larges du siècle.

Pour ce qui est en particulier de la très-sainte Église romaine, ... il l'a soutenue au milieu du tourbillon des graves persécutions qu'elle eut naguère à essuyer, par la sainteté de sa vie d'abord, puis par le zèle de la sagesse qu'il avait reçue du ciel, de telle sorte qu'il est digne de vivre dans notre mémoire d'abord, et dans celle de tous les enfants de l'Église, et de recevoir à jamais l'expression de nos pieux respects. Il a su si bien dans les afflictions dont son corps fut accablé, se crucifier le monde et se crucifier lui-même au monde, que nous ne pouvons hésiter à croire qu'il a acquis tous les mérites des saints martyrs, en supportant un si long martyre dans la profession de son ordre et dans le détachement de sa vie. Toutes ces choses pesées avec une pieuse attention, et exposées dans le conseil de nos frères, nous appuyant d'un côté sur la miséricorde de Dieu, dont il a été un constant et fidèle soldat, et, de l'autre, sur les mérites des bienheureux apôtres Pierre et Paul, ainsi que sur ceux de ce très heureux confesseur lui-même, nous avons mandé qu'il fût inscrit, en vertu de l'autorité du Saint Siège, au catalogue des Saints, et avons ordonné qu'on fit désormais, publiquement, la fête de sa commémoration.

Pour vous donc, qui avez coutume de recevoir les institutions du même Siège Apostolique, et d'honorer glorieusement Dieu dans ses saints, célébrez la fête de ce saint, sur la terre, de manière à mériter de recevoir de dignes récompenses dans les cieux par la vertu de ses prières et de ses mérites.

Lettre Apostolique du 18/1/1174

Les psaumes recueillis dans la Bible ont été composés sous l'inspiration divine. Dès les débuts de l'Église, ils ont merveilleusement contribué à nourrir la piété des fidèles, qui offraient à Dieu, en toute circonstance, un sacrifice de louange, c'est-à-dire l'acte de foi qui sortait de leurs lèvres en l'honneur de son nom. Mais il est certain aussi que, selon un usage déjà reçu sous la Loi ancienne, ils ont tenu une place éminente dans la liturgie proprement dite et dans l'Office divin.

Telle est l'origine de ce que saint Basile appelle : "La voix de l'Église" : cette psalmodie définie par notre prédécesseur Urbain VIII comme : "La fille de cette louange qui se chante sans relâche devant le trône de Dieu et de l'Agneau". Et, selon saint Athanase, elle enseigne aux hommes, surtout lorsqu'ils sont consacrés au culte divin, "comment ils doivent louer Dieu et quelles paroles il leur faut employer pour le célébrer". Voici encore, à ce sujet, une belle parole de saint Augustin : "Pour que l'homme puisse adresser à Dieu une digne louange, Dieu s'est loué lui-même ; et parce qu'il a bien voulu se louer, l'homme sait quelles louanges il doit lui adresser".

En outre, les psaumes possèdent une étonnante efficacité pour éveiller dans les cœurs le désir de toutes les vertus. Certes, "toute la sainte Écriture, de l'Ancien comme du Nouveau Testament, est inspirée par Dieu et utile pour l'enseignement, ainsi qu'il est écrit ; néanmoins le livre des Psaumes, comme un paradis contenant tous les fruits des autres livres, propose ses chants et ajoute ses propres fruits aux autres dans la psalmodie". Ces paroles sont encore de saint Athanase, qui ajoute très justement : "Je pense que, pour celui qui chante les psaumes, ils sont comparables à un miroir où il peut se contempler lui-même ainsi que les mouvements de son âme, et psalmodier dans ces dispositions". C'est pourquoi saint Augustin parle ainsi dans ses Confessions : "Combien j'ai pleuré, en chantant tes hymnes et tes cantiques, tant j'étais remué par les douces mélodies que chantait ton Église ! Ces chants pénétraient dans mes oreilles, la vérité s'infiltrait dans mon cœur que la ferveur transportait, mes larmes coulaient, et cela me faisait du bien".

En effet, peut-on être insensible à tous ces passages des psaumes où sont proclamées si hautement l'immense majesté de Dieu, sa toute-puissance, sa justice, sa bonté, sa clémence inexprimable, et ses autres grandeurs infinies ? Peut-on ne pas répondre, par des sentiments semblables, à ces actions de grâce pour les bienfaits reçus de Dieu, à ces prières humbles et confiantes pour ce que l'on attend, ou à ces cris d'une âme qui se repent de ses péchés ? Peut-on ne pas être embrasé d'amour par cette image du Christ rédempteur esquissée avec persévérance ? Car saint Augustin entendait dans tous les psaumes la voix du Christ, soit qu'elle chante ou qu'elle gémisses, qu'elle se réjouisse dans l'espérance ou qu'elle soupire dans la situation présente.

Constitution Apostolique : "Divino afflatu".

À L'ÉCOLE DE MARIE, FEMME « EUCHARISTIQUE »

Si nous voulons redécouvrir dans toute sa richesse le rapport intime qui unit l'Église et l'Eucharistie, nous ne pouvons pas oublier Marie, Mère et modèle de l'Église... Marie peut en effet nous guider vers ce très saint Sacrement, car il existe entre elle et lui une relation profonde.

À première vue, l'Évangile reste silencieux sur ce thème. Dans le récit de l'institution, au soir du Jeudi saint, on ne parle pas de Marie. On sait par contre qu'elle était présente parmi les Apôtres, unis « d'un seul cœur dans la prière » (cf. *Ac* 1, 14), *dans la première communauté rassemblée après l'Ascension dans l'attente de la Pentecôte*. Sa présence ne pouvait certes pas faire défaut dans les Célébrations eucharistiques parmi les fidèles de la première génération chrétienne, assidus « à la fraction du pain » (*Ac* 2, 42).

Mais en allant au-delà de sa participation au Banquet eucharistique, on peut deviner indirectement le rapport entre Marie et l'Eucharistie à partir de son attitude intérieure. *Par sa vie tout entière, Marie est une femme « eucharistique »*. L'Église, regardant Marie comme son modèle, est appelée à l'imiter aussi dans son rapport avec ce Mystère très saint.

Mysterium fidei! Si l'Eucharistie est un mystère de foi qui dépasse notre intelligence au point de nous obliger à l'abandon le plus pur à la parole de Dieu, nulle personne autant que Marie ne peut nous servir de soutien et de guide dans une telle démarche. Lorsque nous refaisons le geste du Christ à la dernière Cène en obéissance à son commandement: « Faites cela en mémoire de moi! » (*Lc* 22, 19), nous accueillons en même temps l'invitation de Marie à lui obéir sans hésitation: « Faites tout ce qu'il vous dira » (*Jn* 2, 5). Avec la sollicitude maternelle dont elle témoigne aux noces de Cana, Marie semble nous dire: « N'ayez aucune hésitation, ayez confiance dans la parole de mon Fils. Lui, qui fut capable de changer l'eau en vin, est capable également de faire du pain et du vin son corps et son sang, transmettant aux croyants, dans ce mystère, la mémoire vivante de sa Pâque, pour se faire ainsi "pain de vie" ».

En un sens, Marie a exercé sa *foi eucharistique* avant même l'institution de l'Eucharistie, par le fait même qu'elle *a offert son sein virginal pour l'incarnation du Verbe de Dieu*. Tandis que l'Eucharistie renvoie à la passion et à la résurrection, elle se situe simultanément en continuité de l'Incarnation. À l'Annonciation, Marie a conçu le Fils de Dieu dans la vérité même physique du corps et du sang, anticipant en elle ce qui dans une certaine mesure se réalise sacramentellement en tout croyant qui reçoit, sous les espèces du pain et du vin, le corps et le sang du Seigneur.

Il existe donc une *analogie profonde* entre le *fiat* par lequel Marie répond aux paroles de l'Ange et l'*amen* que chaque fidèle prononce quand il reçoit le corps du Seigneur. À Marie, il fut demandé de croire que celui qu'elle concevait « par l'action de l'Esprit Saint » était le « Fils de Dieu » (cf. *Lc* 1, 30-35). Dans la continuité avec la foi de la Vierge, il nous est demandé de croire que, dans le Mystère eucharistique, ce même Jésus, Fils de Dieu et Fils de Marie, se rend présent dans la totalité de son être humain et divin, sous les espèces du pain et du vin.

« Heureuse celle qui a cru » (*Lc* 1, 45): dans le mystère de l'Incarnation, Marie a aussi anticipé la foi eucharistique de l'Église.

UN ROYAUME D'AMOUR

Le ciel est difficile à imaginer, à dire. La Bible a choisi la poésie pour nous en parler. Tout en affirmant qu'il n'est pas possible de décrire le monde de la Gloire, elle n'hésite pas à l'évoquer à partir des réalités humaines les plus simples et les plus quotidiennes. Pourquoi ? Parce que c'est à l'homme terrestre qu'elle s'adresse, et à son cœur humain. Elle prend donc un langage à sa portée.

De plus, le ciel ne sera pas la négation de l'homme terrestre, mais son accomplissement ; il n'escamotera pas le bonheur humain, mais il le remplira en le dépassant divinement. Qu'est-ce qu'un ciel qui ne comblerait pas nos désirs réels ? Autant parler à un chien des splendeurs de la littérature ! N'est-ce pas pourquoi si peu de chrétiens partagent l'impatience de saint Paul : "J'ai hâte de mourir pour être avec le Christ" ?

"Être avec", c'est le rêve de l'amour : l'espérance des exilés, l'impatience des fiancés, la joie profonde des retours. Mais il faut être pris d'amour ou de grande amitié. Saint Paul a été "empoigné par le Christ". Aussi languit-il d'impatience "d'être avec le Christ", de voler "à la rencontre du Christ" pour ne plus jamais en être séparé. Il faut sentir battre son cœur dans des formules comme celle-ci : "Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur" ; ou encore, parlant cette fois du Dieu Trinité : "Nous le verrons face à face". "Nous le verrons tel qu'il est" ajoute saint Jean.

Voir le visage de Dieu ! Nous savons que c'est celui de l'Amour. Nous savons que nous tomberons dans les bras du Père, et du Frère, et de l'Ami. Trinité d'amour de qui ces noms tiennent toute leur puissante douceur.

Il faut approfondir ce mot inépuisable : "Nous le verrons, nous le connaissons tel qu'il est", c'est-à-dire par une expérience plénière, par une union de Dieu à nous et de nous à Dieu, par une possession mutuelle totale. Nous le connaissons comme le fer connaît le feu qui le pénètre, comme l'éponge connaît l'eau de la mer : par une plongée dans un immense océan, et la présence en nous-mêmes de toute l'immensité, de toute la profondeur et de tout le volume de cet immense océan. L'homme n'en finira jamais avec Dieu... encore moins que dans le monde humain, on en finit avec son ami. C'est bien, en effet, une véritable intimité qui nous est promise, personnellement. Oui, à nous personnellement.

"Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons chez lui notre demeure". Déjà en ce monde de la foi, bien des âmes simples expérimentent quelque chose de cette intimité divine dès ici-bas. Mais de toute façon, la révélation plénière en est toute proche : "Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui, et lui près de moi". Ce repas d'amitié, pain de vie éternelle et breuvage de joie, c'est le Christ lui-même qui nous le servira : "Il se ceindra pour servir", est-il dit en Luc.

Un repas ? Non un banquet ! Mieux encore, un festin de noces ! "Le Royaume des Cieux est semblable à un roi qui célébrait les noces de son fils". Et nous sommes les invités ? Mieux, nous sommes l'Invitée : l'Apocalypse nous montre l'Église, c'est-à-dire nous tous, pareille à une fiancée se préparant aux noces. Fiançailles, noces, alliance... mots à la fois fragiles et somptueux, écrasés souvent et ternis par les réalités décevantes de la vie, mais que le Ciel magnifiera éternellement bien au-delà des rêves les plus fous ! Nocess où l'Épouse-Église "entrera dans la joie de son Seigneur", partagera la béatitude même de Dieu, nocess royales où la Reine-Église "prendra possession du Royaume préparé pour elle dès l'origine du monde". Un Royaume d'amour !

LA LAMPE SUR LE CHANDELIER

Les Apôtres, mes frères, sont des lampes qui nous permettent d'attendre la venue du jour du Christ. Le Seigneur leur déclare "Vous êtes la lumière du monde". Et pour qu'ils ne puissent se croire une lumière semblable à celle dont il est dit : "Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme", il leur enseigne aussitôt quelle est la vraie lumière. Après leur avoir annoncé : "Vous êtes la lumière du monde", il poursuit : "Personne n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau". Je vous ai appelé lumière, dit-il, mais je précise : vous n'êtes qu'une lampe. Ne vous laissez donc pas aller aux tressaillements de l'orgueil, si vous ne voulez pas voir s'éteindre cette flammèche. Je ne vous mets pas sous le boisseau, mais je vous place sur le candélabre pour tout illuminer de vos rayons.

Quel est-il ce chandelier qui porte cette lumière ? Je vais vous l'apprendre. Soyez vous-mêmes des lampes, et vous aurez place sur ce chandelier. La croix du Christ est un immense candélabre. Qui veut rayonner ne doit pas rougir de ce chandelier de bois. Écoute et tu vas le comprendre : le chandelier, c'est la croix du Christ : "Personne, nous dit Jésus, n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la place sur le chandelier, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi que votre lumière brille devant les hommes ; qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient..." Qu'ils glorifient qui ? Non pas toi, car chercher la gloire, c'est vouloir t'éteindre ! "Qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux". Oui, qu'ils le glorifient, lui, le Père des cieux, en voyant vos bonnes œuvres.

Vous voilà devenus des lampes, mais ce n'est pas vous qui vous êtes allumés, ce n'est pas vous qui vous êtes placés sur le chandelier. Que la gloire en revienne à celui qui l'a fait pour vous ! Écoute l'Apôtre Paul, écoute-le jubiler sur son chandelier : "Pour moi, ...", dit-il. Les voilà qui crient, ceux qui connaissent la suite. "Pour moi, ..." Eh bien Paul, qu'y a-t-il pour toi ? "Pour moi, que jamais je ne me glorifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ". Je me glorifie sur le chandelier ; mais si le chandelier se retirait, je tomberais ! "Que jamais je ne me glorifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a fait du monde un crucifié pour moi, et de moi un crucifié pour le monde".

Vous avez applaudi à ces paroles et vous les avez acclamées ! Que le monde soit crucifié pour vous, et soyez crucifiés pour le monde. Qu'est-ce à dire ? Ne cherchez pas le bonheur du monde ; abstenez-vous du bonheur du monde. Le monde vous flatte : gardez-vous du corrupteur ! Le monde vous menace : ne craignez pas l'agresseur. Que ni les biens du monde, ni ses maux ne te corrompent : le monde est crucifié pour toi, et tu l'es pour le monde ! Glorifie-toi sur le chandelier. Lampe placée sur le chandelier, conserve ton humilité si tu veux maintenir ton éclat ! Garde-toi de l'orgueil, il t'éteindrait. Conserve-toi tel que tu as été fait, pour te glorifier en celui qui t'a fait.

VOUS MOURRIEZ ET VOUS NAISSIEZ

Aussitôt entrés à l'intérieur du baptistère, vous avez dépouillé votre tunique, et ce geste était l'image du dépouillement du vieil homme avec ses actions. Dépouillés, vous étiez nus, imitant ainsi le Christ qui était nu sur la croix et qui, par sa nudité, a dépouillé les principautés et les puissances, et, avec pleine assurance, les a traînées sur le bois dans son cortège triomphal. Et puisqu'en vos membres faisaient leur repaire les puissances adverses, il ne vous est plus permis de porter la vieille tunique en question ; je ne parle pas de ce vêtement visible, mais du vieil homme qui se corrompt dans les convoitises trompeuses. Puisse-t-elle ne pas le revêtir à nouveau, l'âme qui l'a une fois dépouillé ! Qu'elle dise plutôt avec l'Épouse du Cantique : "J'ai dépouillé ma tunique, comment la remettrais-je ? " O merveille ! Vous étiez nus à la vue de tous, et vous n'en rougissiez pas ! Vous portiez vraiment la ressemblance d'Adam, le premier homme, qui dans le paradis, était nu et n'en rougissait pas.

Ensuite, ainsi dévêtus, vous avez été oints d'huile exorcisée, depuis les cheveux du haut de la tête jusqu'au bas du corps, et vous êtes devenus participants de l'olivier franc, Jésus-Christ. Détachés de l'olivier sauvage, vous avez été greffés sur l'olivier franc, et vous êtes devenus participants de la sève du véritable olivier. L'huile exorcisée symbolisait donc la participation à la sève du Christ, elle met en fuite toute trace de la puissance adverse. Car de même que le souffle des saints et l'invocation du nom de Dieu, comme une flamme très ardente, brûle et chasse les démons, de même aussi, cette huile exorcisée, par l'invocation de Dieu et la prière, reçoit une telle force que non seulement elle purifie en les brûlant les traces de nos péchés, mais qu'elle met encore en fuite toutes les puissances invisibles du Malin.

Après cela, vous avez été conduits par la main à la sainte piscine du divin baptême, comme le Christ a été conduit de sa croix au tombeau qui est devant vous. Et l'on a demandé à chacun s'il croyait au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Et vous avez confessé la confession qui donne le salut, et vous avez été immergés trois fois dans l'eau, et vous en avez émergé, signifiant ainsi symboliquement la sépulture de trois jours du Christ. De même, en effet, que notre Sauveur passa trois jours et trois nuits au cœur de la terre, de même vous aussi, en la première émergence vous avez imité le premier jour du Christ dans la terre, et en l'immersion la nuit ; car, comme celui qui est dans la nuit ne voit plus et qu'au contraire celui qui est dans le jour vit dans la lumière, ainsi dans l'immersion vous ne voyez rien, comme dans la nuit, mais dans l'émergence vous vous retrouviez comme dans le jour. Et dans le même acte, vous mouriez et vous naissiez : cette eau salutaire devenait à la fois votre tombe et votre mère. Et ce que dit Salomon à propos d'autre chose peut sans doute s'appliquer à vous : "Il y a, disait-il, un temps pour mettre au monde et un temps pour mourir". Mais pour vous, ce fut l'inverse : il y eut un temps pour mourir et un temps pour naître. Un seul et même temps a produit ces deux événements, et votre mort a coïncidé avec votre naissance.

Chose étrange et paradoxale ! Nous ne sommes pas vraiment morts, nous n'avons pas été vraiment ensevelis, nous n'avons pas été vraiment crucifiés et ressuscités ; mais c'est en image que s'est faite l'imitation, tandis que c'est en réalité que s'est fait le salut. Le Christ a été réellement crucifié, réellement enseveli, il est réellement ressuscité, et il nous a donné tout cela par grâce, afin que, participant à ses souffrances en les imitant, nous gagnions en vérité le salut. O excès d'amour pour les hommes ! Le Christ a reçu les clous dans ses mains pures et il a souffert, et à moi, sans souffrance et sans peine, il accorde par cette participation, la grâce du salut !

La caractéristique la plus profonde de la foi est son ouverture sur un être personnel. La foi chrétienne est plus que l'option pour un principe spirituel du monde. Sa formule centrale ne dit pas : “Je crois à quelque chose”, mais “Je crois en toi”. Elle est une rencontre avec l'homme Jésus, et elle découvre dans une telle rencontre que le sens du monde est une personne. Par sa vie dans le Père, par l'immédiateté et la densité de ses relations avec lui, Jésus est témoin de Dieu : en lui, l'intouchable peut être touché, l'infiniment éloigné est devenu tout proche. Bien plus, il n'est pas seulement le témoin, dont nous acceptons le témoignage sur ce qu'il aperçut dans une existence qui avait véritablement accompli le retournement à partir de la fausse limitation au superficiel vers la profondeur de la vérité totale ; il est la présence de l'éternel lui-même dans ce monde. Dans sa vie, dans la donation totale de lui-même pour les hommes, le sens de la vie se révèle comme une présence, sous la forme de l'amour, qui m'aime moi aussi et qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, grâce à ce don incompréhensible d'un amour qui n'est pas menacé par une fin ou troublé par l'égoïsme. Le sens du monde, c'est le “Tu”, non pas celui d'une interrogation qui resterait elle-même en quête d'une réponse, mais le “Tu” qui est le fondement de tout, sans avoir besoin d'aucun autre fondement.

Ainsi, croire, c'est trouver un “Tu” qui me porte et qui m'apporte la promesse d'un amour indéfectible, malgré l'accueil humain obligatoirement imparfait, un amour qui non seulement aspire à l'éternité mais qui la donne de fait. La foi chrétienne vit de cette vérité qu'il n'y a pas seulement un sens objectif, mais que ce Sens me connaît et m'aime, que je puis m'y abandonner avec le geste de l'enfant qui sait que tous ses problèmes sont résolus dans le “tu” de la mère. Ainsi foi, confiance et amour ne forment finalement qu'une seule et même chose ; toutes les vérités de la foi ne sont que les expressions concrètes de cette option fondamentale : “Je crois en toi”, de la découverte de Dieu dans le visage de l'homme Jésus de Nazareth.

Bien sûr, tout cela ne supprime pas pour autant la réflexion. “Es-tu bien celui-là ?” : telle fut la question, qu'en une heure de sombre angoisse, Jean Baptiste fit poser, en son nom, par ses disciples au rabbi de Nazareth, en qui il avait reconnu son Supérieur et dont il n'était que le précurseur. Es-tu bien celui-là ? Le croyant éprouvera toujours le lancinement de ce clair-obscur, dont le halo l'entoure comme d'une prison noire, de laquelle il ne pourra s'échapper. Ajoutez à cela l'indifférence du monde, qui continue son cours comme si rien ne s'était passé et qui apparaît comme une ironie en face de son espérance. Es-tu bien celui-là ? : cette question doit être posée non seulement par honnêteté intellectuelle, et à cause de la responsabilité encourue par notre raison, mais aussi à cause de la loi profonde de l'amour, qui désire connaître toujours plus celui à qui il a accordé son “oui”, pour mieux pouvoir l'aimer.

DERNIERS JOURS DE MONIQUE

À l'approche du jour où ma mère allait sortir de cette vie - tu connaissais ce jour, mon Dieu ; nous, nous l'ignorions - il arriva, par l'effet de tes arrangements mystérieux, à ce que je crois, qu'elle et moi, nous nous trouvions seuls, appuyés à une fenêtre, d'où l'on voyait le jardin, dans la maison que nous habitions. C'était à Ostie, à l'embouchure du Tibre. Loin de la foule, après la fatigue d'un long voyage, nous reprenions nos forces en vue de la traversée. Nous causions donc, seuls, avec une grande douceur. Oubliant le passé et tendus vers l'avenir, nous cherchions ensemble, auprès de la Vérité, c'est-à-dire auprès de toi, ce que serait la vie éternelle des saints, que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, que le cœur n'a pu concevoir. Nos cœurs s'ouvraient avidement aux flots célestes de ta source : la source de vie, qui est en toi.

C'est de cela que nous parlions, quoique d'une manière et en des termes différents de ceux que j'ai rapportés. Mais, Seigneur, tu le sais, ce jour-là, nous causions ainsi, et le monde, parmi ces propos, perdait pour nous toute valeur. Ma mère me dit alors : "Mon fils, quant à moi, il n'y a plus rien qui me donne du plaisir en cette vie. Qu'y ferais-je maintenant ? Pourquoi y suis-je encore ? Je ne le sais pas. Mon espérance en ce monde est maintenant épuisée. Une seule chose me faisait désirer de m'attarder dans cette vie quelque temps encore, c'était de te voir, avant ma mort, chrétien catholique. Dieu m'a plus que comblée sur ce point, puisque je vois que tu es son serviteur au point de mépriser les joies terrestres. Qu'est-ce que je fais ici ?"

Je ne me rappelle guère ce que j'ai répondu à ces paroles. En tout cas, environ cinq jours après, ou un peu davantage, elle se mit au lit avec la fièvre. Pendant sa maladie, il lui arriva un jour de perdre conscience et de ne plus reconnaître ceux qui l'entouraient. Nous sommes accourus, mais elle a vite repris ses sens. Elle nous vit debout près d'elle, mon frère et moi, et elle nous dit, avec l'air de chercher quelque chose : "Où étais-je ?".

Puis, nous voyant accablés de tristesse, elle dit : "Vous enterrerez ici votre mère". Je me taisais en retenant mes larmes. Quant à mon frère, il lui dit quelques mots : qu'elle ne devait pas souhaiter mourir à l'étranger, mais comme un sort plus heureux, dans sa patrie. En l'entendant, ma mère eut le visage anxieux et lui jeta un regard de reproche pour avoir eu cette pensée. Puis elle me regarda : "Vois ce qu'il dit". Et, s'adressant à nous deux : "Enterrez mon corps n'importe où ; que cela ne vous donne aucun souci. Je vous demande seulement de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez". Lorsqu'elle eut prononcé cette phrase en cherchant ses mots, elle garda le silence car la maladie s'aggravait et la faisait souffrir.

Louons le Seigneur, frères, par notre vie et notre langue, par notre cœur et notre bouche, par notre voix et notre conduite. Car Dieu veut qu'on lui chante l'Alléluia, à condition que ceux qui le lui chantent ne fassent pas de fausses notes. Que s'accordent donc d'abord en nous-mêmes la langue et la vie, la bouche et la conscience. Que s'accordent, dis-je, notre voix et nos mœurs, pour que nos belles voix ne portent pas témoignage contre nos mauvaises mœurs. Ô heureux alléluia du ciel, où les anges sont le temple de Dieu ! Là règne un accord parfait de ceux qui louent Dieu. Là c'est l'exultation de ceux qui chantent en sécurité ! Là, plus de membres qui s'opposent à la loi de l'esprit. Là, plus de lutte excitée par la convoitise pour mettre en danger la victoire de la charité !

Chantons donc ici-bas l'alléluia, alors que nous sommes encore parmi les soucis, afin de pouvoir un jour le chanter là-haut en sécurité. Quels soucis, demandes-tu, avons-nous ici-bas ? Tu ne me voudrais sans soucis, alors que je lis : "La vie humaine sur la terre n'est-elle pas une tentation ?". Tu me voudrais sans souci, alors qu'il m'est dit encore : "Veillez et priez, de peur d'entrer en tentation ? Tu me voudrais sans souci, en ce lieu où la tentation abonde au point que la prière même qui nous est prescrite, nous fait dire : "Ne nous soumet pas à la tentation" ? Comment serait-il en bon état, le peuple qui s'écrit avec moi : "Délivre-nous du mal" ? Et pourtant, frères, lorsque nous sommes encore au milieu de ce mal, chantons l'alléluia au Dieu bon qui nous délivre du mal.

Pourquoi regarder autour de toi d'où vient le mal dont Dieu te libère, quand il te délivre du mal ? Ne va pas si loin ; ne porte pas de tous côtés le regard de ton esprit. Rentre en toi-même, regarde-toi. C'est en toi qu'est le mal. Quand Dieu te délivre de toi-même, il te délivre du mal. Écoute l'Apôtre et comprends de quel mal tu dois être délivré : "Selon l'homme intérieur, dit-il, je me complais dans la loi de Dieu. Mais j'aperçois une autre loi dans mes membres, qui s'oppose à la loi de mon esprit et qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres". Où est-elle ? "Dans mes membres". Écrivez-vous donc avec Paul : "Malheureux homme que je suis, qui me délivrera ?".

Mais lorsque vous serez délivré de cette chair, ô grand Apôtre, ne serez-vous plus qu'un esprit ? Que l'apôtre vous réponde, alors qu'il est aux approches de la mort, et sur le point de payer cette dette à laquelle personne n'échappe : Je ne me sépare pas pour toujours de mon corps, mais je le dépose pour un temps – Vous allez donc rentrer dans ce corps de mort ? Mais quoi ? Écoutons plutôt ses paroles. Il est vrai, vous répond-il, je reprends ce corps, mais ce n'est plus ce corps de mort. Ce ne sera pas un autre corps, mais "il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité". Alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : "La mort sera absorbée dans la victoire". Chantez Alléluia ! Alors cette parole de l'Écriture sera accomplie, cette parole qui ne sera plus le cri des combattants, mais le chant des vainqueurs : "La mort a été absorbée dans la victoire". Chantez Alléluia ! "Ô mort où est ton aiguillon ?" Chantez Alléluia ! L'aiguillon de la mort, c'est le péché". Mais tu cherches sa place et tu ne la trouves plus".

LA CONTEMPLATION DU CHRIST

Se tenir là . . . et l'entendre . . . être ravi de joie à la voix de l'Epoux. Cette présence à Dieu ne peut pas être vide. Malgré l'agitation et le bruit du monde, il faut entendre la voix du Christ, pour en être ravi de joie. Ce ne sera pas un long discours, difficile à suivre, une méditation ardue, une oraison prolongée . . . Nous avons besoin en notre temps de moyens simples pour entendre la voix de Dieu, en des paroles essentielles, aux moments souvent brefs où nous pouvons être consciemment présents à lui.

Dans une brève lecture matinale de l'Evangile, nous aurons accroché au passage un verset essentiel, nous l'aurons répété, appris par cœur, et durant tout le jour il pourra nous revenir à la mémoire, pour nourrir notre vie du pain de Dieu, substantiel. Cette pratique du « capitule » est essentielle à notre vie intérieure quotidienne. Ce verset d'Evangile remplira de la voix du Christ les moments de notre présence à Dieu, pris au vol au cours de la journée, au hasard d'un instant de silence, d'une échappée loin du monde ambiant, d'une courte halte dans une église . . .

Il y a aussi de ces prières simples, versets de psaumes ou invocations, dont la répétition fait retentir la voix du Christ pour notre joie. On peut les redire dans son travail, dans la rue... comme une prière incessante qui purifie l'esprit et le cœur et les attache au Christ d'une amitié profonde et solide. Quand le cœur est plein d'un grand amour, n'aime-t-il pas à redire le nom de l'être aimé. L'ami du Christ trouve sa joie à redire souvent et de manière prolongée l'invocation du nom de Jésus : « Seigneur Jésus, pitié pour moi ! » « Jésus, ma joie ! » « Seigneur, tu vis en moi ! » « Loué soit le Seigneur ; je suis délivré de l'ennemi ! »

Au rythme d'une marche pour aller rejoindre son travail, dans sa voiture, dans l'autobus, on pourra répéter incessamment telle de ces invocations, pour faire taire l'agitation, imposer le silence à son cœur, se plonger dans la paix de Dieu. Les spirituels orientaux ont pratiqué dès longtemps cette « prière de Jésus » : elle est le sommet de la contemplation, elle est aussi toute simple et adaptée à notre vie moderne.

Pourquoi même ne pas porter sur soi un petit psautier personnel, constitué par un choix de quelques plus beaux psaumes de la Bible, qu'on peut redire à certains moments libres, en union spirituelle avec les moines priant les offices du jour ? La prière des psaumes est unique, puisqu'elle nous fait en même temps écouter la Parole inspirée de Dieu et participer à la prière du Christ et de toute l'Eglise à travers tous les temps.

« Voilà ma joie ; elle est maintenant plénitude ; il faut que Lui grandisse et que moi, je décroisse. » Elle est nôtre aussi, dans la prière, cette parole de Jean-Baptiste. Se tenir là simplement, pour entendre la voix du Christ, comme son ami le plus cher, est source de la plus pure joie : la joie en plénitude, celle qui répand la paix en nos cœurs. Mais cette joie est celle aussi de l'humilité : « Nul ne peut rien s'attribuer qui ne lui soit donné du ciel. » La joie de la prière simple conduit à l'humilité : il faut que le Christ grandisse et que moi je décroisse. S'attacher ainsi au Christ, d'une amitié profonde, par une présence à Dieu et une prière toute simple et fréquente, c'est peu à peu s'identifier à lui dans la joie et la paix, le laisser vivre en plénitude au profond du cœur, et disparaître, et décroître soi-même pour lui laisser toute la place. L'égoïsme et l'orgueil sont peu à peu rongés par la puissance de la prière simple qui fait rayonner le Christ dans toute la vie qu'il remplit.

Cours aux sources, aspire aux sources des eaux. En Dieu est la source de la vie, et une source qui ne peut tarir ; en sa lumière, une lumière qui ne peut s'obscurcir. Aspire à cette lumière, source et lumière que tes yeux ne connaissent pas. Cette lumière, l'œil intérieur se prépare à la contempler ; cette source, la soif intérieure brûle de s'y abreuver.

Cours à la source, aspire à la source. Mais n'y cours pas n'importe comment, ni comme le ferait un autre animal. Cours comme le cerf. Pourquoi le cerf ? Que rien ne ralentisse ta course, cours de toute ta force, de toute ta force désire la source. Cette impétuosité est le propre du cerf.

Tuer les serpents.

3. Mais peut-être l'Écriture n'a pas voulu dans le cerf nous rendre seulement sensibles à la légèreté. Elle nous invite à y voir un autre trait : écoute-le. Le cerf est un tueur de serpents ; lorsqu'il a tué les serpents, il sent redoubler sa soif. Les serpents morts, il court avec plus d'ardeur encore vers les sources.

Les serpents sont tes vices. Détruis les serpents de l'iniquité, et tu aspireras plus fort encore à la source de vérité. L'avarice émet elle en toi ses obscurs sifflements ? Elle siffle contre la parole de Dieu. Elle siffle contre le commandement de Dieu, et quand on te met en garde contre le péché que tu pourrais commettre, et que tu aimes mieux, toi, commettre le péché que te priver d'un plaisir, tu choisis d'être mordu par le serpent, au lieu de le tuer toi-même. Tant que tu obéis à tes vices, à ta cupidité, à ton avarice, à tes serpents, puis-je trouver en toi l'élan qui t'emportera à la source des eaux ? Aspires-tu à la source de la sagesse tant que te ronge un venin malicieux ? Tue en toi tout ce qui est contraire à la vérité, mais lorsque tu te verras pur de toute passion mauvaise, n'en reste pas là, comme si tu n'avais plus rien à désirer. Laisse-toi encore emporter, lors même que tu as réussi à vaincre toutes les difficultés qui t'assaillaient. Car peut-être me diras-tu, en bon cerf : Dieu le sait, je ne suis plus avare, je ne convoite plus le bien d'autrui, je ne brûle plus de passion adultère, je ne suis plus la proie de la haine ou de l'envie, ni d'autres vices. Me voilà débarrassé, dis-tu, et peut-être te demandes-tu où trouver ta joie. Aspire à cette source de joie : aspire aux sources des eaux. Dieu saura te reconforter, et combler celui qui vient vers lui, en cerf léger, tout altéré, après avoir tué ses serpents.

Porter les fardeaux.

4. On peut remarquer un autre trait chez le cerf. On dit, et certains mêmes l'ont vu (sans témoins, on n'aurait pu le rapporter), on dit donc, que les cerfs qui voyagent en troupe, ou qui gagnent d'autres rives à la nage, appuient leur tête les uns sur les autres, l'un d'eux ouvre la marche, et ceux qui sont derrière posent sur lui leur front, et servent également d'appui aux suivants et ainsi de suite jusqu'au dernier du troupeau. Le chef de file qui porte son fardeau de têtes, va en queue dès qu'il sent la fatigue ; un autre le remplace, prend sa charge et va se reposer à son tour en allant appuyer sa tête comme ses compagnons. Ainsi se partagent-ils les fardeaux et accomplissent-ils leur voyage sans se séparer.

L'Apôtre semble s'adresser à des cerfs lorsqu'il dit : Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ (Ga 6, 2).

UNE FOI ANCRÉE DANS LA CHARITÉ

L'acte de foi est autre chose que l'acceptation ferme d'idées reçues et de la mentalité d'un milieu de vie. La foi, comme acte est une démarche, comme vertu un habitus dynamique, un mouvement vers le Christ que sans cesse il faut maintenir et renforcer. Loin d'être un repos dans la vérité acquise, la foi est une conquête perpétuelle. On ne croit pas une fois pour toutes, puisque croire, c'est aller au Christ et que, jusqu'à la mort, nous ne serons jamais totalement près de lui. C'est aussi pourquoi, sur terre, on n'aime pas une fois pour toutes, parce qu'il faut encore croire, encore aller à celui qu'on aime. Nous devons aimer toujours à neuf pour toujours aimer, et nous devons à chaque instant, croire avec la fraîcheur originelle et avec élan.

Il peut arriver qu'un homme admette l'existence de Dieu et du Christ, pour lesquels, peut-être, il n'a que de la haine. La foi n'est pas d'ordre purement intellectuel, elle est d'ordre moral surnaturel. Étant un mouvement vers le Dieu qui nous sauve, elle suppose le désir du salut, un début d'humilité, une amorce de charité envers Dieu et son Christ. Même à égalité d'instruction religieuse, les hommes peuvent se diviser en face du Christ, l'accepter ou le refuser. L'évangile de saint Jean qui souligne le caractère personnel de la foi, est aussi celui qui insiste le plus sur les dispositions nécessaires. Il faut être fils de lumière pour aller à la lumière, appartenir de quelque manière au Royaume de Dieu pour y entrer : "Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; si vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu".

Si, pour parvenir à la foi, un début d'amour est nécessaire, pour s'y maintenir, s'y consolider, il n'est pas d'aussi sûr moyen que d'aimer. L'amour est de toutes, la meilleure disposition pour croire. La foi comporte un mouvement vers Dieu de tout ce qui en nous n'est pas encore fixé en Dieu ; elle provoque une adhésion, et pour la fortifier, la rendre inébranlable, seul est vraiment efficace ce poids de charité qui tire vers Dieu, fixe en Dieu et fait vivre de Dieu. Le chrétien, en tant que terrestre, est encore en mouvement ; mais il est ancré dans les profondeurs éternelles par l'élément d'éternité, la charité, qui est en lui. Ce par quoi l'homme est déjà dans le royaume, maintient ouverte la porte de la foi par laquelle l'homme continue d'entrer. Jusqu'au jour où la porte ouverte sera inutile, quand la charité sera totale, quand le chrétien habitera tout entier dans la maison.

Aussi l'Église ne peut-elle pas compter sur la foi de chrétiens qui habituellement vivent hors de la charité, dans le péché. Dans un monde où la foi est contrebattue par tout le milieu de vie, ne persévérera dans la foi que celui dont la foi est ancrée dans la charité.

Dans le Christ rédempteur, 115-117.

Les réalités suprêmes relatives à notre salut peuvent se résumer et s'exprimer dans deux images extrêmement dramatiques. La première, c'est la condition existentielle de l'homme, une condition extrêmement malheureuse, celle d'une créature manquée, c'est-à-dire une créature ayant une nature déchue et viciée, un fonctionnement anormal dont elle a hérité dès la naissance, et qui, généralement, a été aggravé par des fautes personnelles et responsables. C'est la condition du péché originel, aggravée par les fautes volontaires. De nous-mêmes, nous sommes incapables de retrouver l'état d'innocence, et donc de rétablir des rapports positifs et heureux avec Dieu, ce qui est notre vraie vie, notre béatitude parfaite, ce à quoi nous sommes destinés. Nous avons besoin d'être sauvés. C'est à cette douloureuse constatation que doit nous conduire l'humanisme profane et païen, c'est-à-dire au seuil de la folie et du désespoir pessimiste : l'homme ne peut se sauver tout seul.

La seconde image, l'image merveilleuse qui est propre à notre religion, c'est le mystère de l'intervention de Dieu pour notre salut. Oui, Dieu est venu au secours de notre humanité tombée en ruines après la rupture du premier anneau qui la rattachait à la vie même de Dieu, et de surcroît blessée par les fautes personnelles des hommes pécheurs. Une prodigieuse révélation nous annonce cette surprise, révélation qui, de soi, n'était pas due aux créatures que nous sommes, entraînées dans la disgrâce d'Adam et ployant sous le poids de nos propres manquements : "Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé", et cela, "par Jésus-Christ, notre Seigneur".

Gardons profondément marquée dans nos cœurs cette double image des vérités suprêmes de nos destinées et méditons sur la bonté indicible et puissante de Dieu dans la célébration de notre salut, de notre Pâque. Saint Augustin, avec l'esprit de synthèse qui le caractérise, résume en deux mots cette histoire de la rédemption des hommes : le mot "misère" qui exprime la condition de l'homme, notre fatale anthropologie, et le mot : "miséricorde" qui chante l'amour sauveur de Dieu, sa fulgurante théologie.

Misère et miséricorde ! L'effort que nous ferons pour pénétrer avec l'intelligence et avec le cœur ces deux mots qui se situent, l'un au fond de l'analyse humaine, l'autre au sommet de la révélation divine, peut nous aider à comprendre quelque chose du drame pascal. Et à ces formules décisives de notre religion, nous pourrions rattacher bien d'autres paroles de l'Écriture, non moins denses, riches et révélatrices. Rappelons-en quelques-unes. Saint Paul écrit aux Éphésiens : "Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés, Il nous a donné la vie avec le Christ, lorsque nous étions morts par suite de nos fautes". Et saint Jean dans son Évangile : "Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils Unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle". Et encore : "C'est à ceci désormais que nous connaissons l'amour : Jésus a donné sa vie pour nous".

Pâques devient alors la découverte merveilleuse de l'amour que Dieu nous porte, par le Christ, dans l'Esprit Saint. Et si cette découverte nous porte à nous repentir davantage de la façon indigne dont nous nous comportons, elle nous remplit ensuite de confiance et de joie, en sachant qu'est rétabli notre rapport filial et heureux avec le Dieu vivant.

Audience générale du 14 avril 1976.

LA NOUVEAUTÉ DE L'ESPRIT

Comment l'événement Pascal, advenu une fois pour toutes, devient-il nôtre aujourd'hui ? Il le devient par celui-là même qui en est l'artisan dès l'origine et dans la plénitude des temps : l'Esprit Saint. Cet Esprit est personnellement la Nouveauté à l'œuvre dans le monde. Il est la Présence de Dieu avec nous, "joint à notre esprit". Sans Lui, Dieu est loin, le Christ reste dans le passé. Sans Lui, l'Évangile est une lettre morte, l'Église une simple organisation, l'autorité une domination, la Mission de la propagande, le culte une évocation, et l'agir chrétien une morale d'esclave. Mais en Lui, et dans une synergie indissociable, le Cosmos est soulevé et gémit dans l'enfantement du Royaume. En Lui l'homme lutte contre la chair, la présence du Christ ressuscité rayonne, l'Évangile se révèle puissance de vie, l'Église signifie la communion trinitaire, l'autorité un service libérateur, la Mission une Pentecôte, la liturgie un Mémorial et une anticipation, l'agir humain est déifié. L'Esprit Saint fait advenir la Parousie dans une épiclese sacramentelle mystiquement réaliste. L'Esprit fait naître, Il parle par les Prophètes, Il remet toutes choses dans le Décalogue. Étant Lui-même répandu, Il met en communion, Il attire vers le second Avènement. Il est Seigneur et Il donne la vie. C'est par Lui que l'Église et le monde clament par tout leur être : "Viens, Seigneur Jésus".

Cette force de l'Esprit Saint introduit dans notre monde un dynamisme nouveau, à la fois tout autre et intérieur. Il est extrêmement important d'en prendre conscience pour comprendre l'Événement de l'Apocalypse. L'Événement de la Nouveauté est intérieur à l'Histoire, parce qu'il lui est transcendant. C'est parce que Dieu est Dieu, qu'il est devenu homme dans le Christ, c'est parce que Dieu vient dans l'homme que l'homme ne peut être homme qu'en étant déifié. L'Incarnation de Dieu et la Déification de l'homme sont un seul et même Événement, celui de la Nouveauté. Il dépend de nous qu'il soit enfoui et reste insignifiant ou qu'il déifie l'homme et transfigure le Monde. C'est tout le sens de notre responsabilité dans le renouveau actuel. La Nouveauté, ce ne sera pas l'anéantissement du labeur de l'homme, mais sa Transfiguration définitive.

Rapport à l'Assemblée œcuménique d'Uppsala (1968)

DÉSIRER LES BIENS ÉTERNELS

Je veux vous inviter à tout abandonner, sans vous y obliger. Si vous ne pouvez pas abandonner entièrement le monde, retenez les biens de ce monde, mais de telle façon qu'ils ne vous retiennent pas dans le monde. Possédez, mais ne vous laissez pas posséder. Il faut que votre esprit domine ce que vous avez ; autrement, si votre esprit est vaincu par l'amour des biens terrestres, c'est plutôt lui qui sera possédé par les biens qui lui appartiennent.

Sachez donc user des biens terrestres, et désirer les biens éternels ; servez-vous des biens de la terre dans le cours de votre vie, et désirez trouver les biens du ciel à l'arrivée. Tout ce qui se passe dans ce monde, regardez-le comme à la dérobée. Que votre regard intérieur se dirige en avant et considère avant tout les réalités qui sont votre but.

Il faut extirper radicalement les vices, non seulement en éliminant leur pratique, mais encore en les arrachant de votre esprit. Ni les jouissances de la chair, ni la démangeaison de la curiosité, ni la fièvre de l'ambition ne doivent vous écarter de la Cène du Seigneur ; mais les activités honnêtes elles-mêmes que nous menons dans le monde ne doivent toucher notre esprit qu'à la dérobée, afin que les activités terrestres qui nous plaisent rendent service à notre corps sans créer aucun obstacle à notre cœur.

Donc, mes frères, je n'ose pas vous dire de tout abandonner ; mais si vous le voulez, vous abandonnerez toutes choses même en les gardant, si vous vous conduisez dans le temps en aspirant de tout votre esprit à l'éternité. On use du monde, mais comme n'en usant pas, si l'on réduit tous les biens extérieurs à servir notre vie sans leur permettre de dominer l'esprit ; dans cette subordination, ils sont utiles au-dehors sans jamais briser l'élan de l'âme qui se porte vers les hauteurs. Ceux qui agissent ainsi ont tous les biens du monde à leur disposition pour en user, non pour les désirer. De la sorte, qu'il n'y ait rien pour freiner le désir de votre esprit, aucune jouissance pour vous lier aux embarras du monde.

Si c'est le bien qu'on aime, l'esprit trouve son plaisir dans les biens les meilleurs, qui sont les biens célestes. Si c'est le mal qu'on redoute, le malheur éternel se présente à l'âme ; elle voit alors que ce qu'elle aime le plus et ce qu'elle redoute le plus est au-delà, et elle ne doit s'attacher à rien ici-bas.

Pour nous comporter ainsi, nous avons un médiateur entre Dieu et l'homme, un protecteur, par qui nous obtiendrons bientôt toute chose, si nous l'aimons d'un amour sincère, lui qui vit et règne avec le Père et le Saint Esprit, car il est Dieu, pour les siècles des siècles. Amen.

Homélie sur l'Evangile.

PRENDS TA PART DE SOUFFRANCE

Le thème de la croix est quelque peu usé, parce que trop de chrétiens en ont abusé. Ils ne font que gémir sous leurs croix bénignes, les mille difficultés courantes de la vie que tant de non chrétiens savent courageusement affronter. Ils sont fatigants à force de ressasser leurs médiocres ennuis. En fait, ils n'ont pas su sortir d'eux-mêmes pour rencontrer vraiment le Christ et se fondre en lui. Ils n'ont pas compris que la Croix n'est pas un fardeau à traîner, mais une vie à accepter joyeusement, bien que l'on soit broyé.

La vie avec le crucifié, dans le crucifié, est le don de soi à son vouloir. Elle est le compagnonnage qui devient chaque jour plus intime sur le chantier de l'effort et de la douleur, la coopération assidue avec celui qui en lui a tout commencé et qui veut nous associer pleinement à son œuvre

Tant que la croix n'est pas dans notre peau, comme la charpente qui soutient tout en notre corps, nous n'avons pas compris le Christ. De là nos impatiences, nos colères, nos lamentations, nos injures, nos duretés. Chrétiens inscrits sur les listes de chrétienté, nous ne sommes pas encore chrétiens pleinement insérés dans le Christ. Parce que nous désirons sa lumière et sa paix, nous répugnons à le suivre dans la souffrance qu'il endura pour nous. Nous voudrions être configurés à sa gloire sans être configurés à sa douleur, lui ressembler sans que les fléaux sociaux nous inquiètent, sans que les guerres dans lesquelles nous ne sommes pas engagés nous émeuvent, sans que les tortures et les déportations subies par autrui nous mettent en malaise, sans que le sort de la multitude des êtres humains qui comptent pour rien, nous intéresse, sans que les erreurs de droite et de gauche nous troublent, sans que l'égoïsme des classes et des pays privilégiés nous révolte, sans que l'aventure des peuples infantiles nous fasse souffrir.

L'humanité d'aujourd'hui qui parle tant de valorisation, de maximisation, de croissance, de développement, d'épanouissement, de dépassement, voudrait se libérer de la souffrance. Elle ne comprend pas ce qui la ferait vraiment grandir, car elle s'est fermée ou n'a jamais été ouverte à l'intelligence de Jésus rédempteur. Elle ne comprend pas, quand elle est riche, qu'elle devrait renoncer à ses exigences de toujours plus de superflu. Et quand elle est pauvre, elle ne saisit pas qu'elle est plus proche du chemin de la béatitude ; que le véritable enrichissement consiste à abandonner la sécurité de son avoir et de tout l'avoir qui dépasse le nécessaire ; que la valorisation ne s'opère que dans le don de soi douloureux !

Obsédés par leur peur de perdre, les nantis ne savent plus que haïr ceux qui les menacent. Ils s'étiolent, au lieu de fleurir et de porter fruit ; ils se dessèchent, au lieu de s'épanouir. Leur misère est affreuse à considérer. Ils font les glorieux et les farauds, alors qu'ils ne sont que fatuité et vanité. Leur masque d'arrivés leur tient à la peau ; ils sont incapables de s'en dessaisir. Qui les voit, satisfaits ou affairés, même quand ils se réclament du nom chrétien, ne reconnaît pas en eux l'homme des douleurs venu pour les sauver, ni le Père des miséricordes.

Mais l'on rencontre, ça et là, à travers le monde, des physionomies rayonnantes de sacrifiés en qui s'est réfugiée la vraie valeur, des êtres humains qui se sont unis à la souffrance universelle de Jésus, et que cette souffrance a libérés et jetés en Dieu.

Marie était "pleine de grâce et bénie entre les femmes". Seule, elle a mérité de concevoir le vrai Dieu, né du vrai Dieu. Vierge, elle l'a mis au monde ; vierge, elle l'a allaité, le pressant sur son sein, et l'a nourri en tout, avec l'empressement d'une servante. Enfin elle a souffert avec lui, en esprit plus que dans la chair, quand il mourait, accordée à la volonté divine ; et il lui a plu que cette rançon sortie de ses entrailles, soit offerte sur la Croix pour nous.

Elle a payé cette rançon, en femme aimante et courageuse, d'un amour de vénération pour Dieu. Aussi lisons-nous dans les Proverbes : "La grâce trompe et la beauté s'évanouit : qu'une femme ait la crainte de Dieu, et c'est elle qu'on louera". On a loué Anne, qui offrit Samuel ; mais elle offrit son fils pour le service, alors que la Sainte Vierge a offert le sien pour le sacrifice. Et toi, Abraham, tu as bien consenti à offrir ton fils, mais c'est un bœuf que tu as finalement offert, tandis que la glorieuse Vierge a offert son Fils. On loue encore la pauvre petite veuve qui a offert tout ce qu'elle pouvait, mais cette autre femme, la Vierge glorieuse, a offert tout ce qui faisait sa vie, dans son immense miséricorde, dans son amour et son dévouement à Dieu.

La glorieuse Vierge a payé encore notre rançon, en femme aimante et courageuse, d'un amour de compassion pour le Christ. Il est dit en saint Jean : "La femme, lorsqu'elle enfante, est triste parce que son heure est venue". La bienheureuse Vierge n'a pas souffert avant l'enfantement, parce qu'elle n'a pas conçu à la suite du péché, comme Ève, contre qui fut portée la malédiction ; mais elle a souffert après : elle a enfanté son Fils sur la Croix. Les autres femmes ont la douleur du corps ; elle a eu celle du cœur. Les autres souffrent de blessure ; elle, de compassion et de charité.

Enfin, la bienheureuse Vierge a payé notre rançon, en femme aimante et courageuse, d'un amour de commisération pour le monde, et surtout le peuple chrétien. "Une femme peut-elle oublier son nourrisson et n'avoir plus pitié du fils de ses entrailles ?". On peut entendre ici que le peuple chrétien tout entier est issu des entrailles de la glorieuse Vierge.

Oh ! Quelle Mère aimante nous avons ! Modelons-nous sur elle, et suivons-la dans son amour. Elle est entrée si avant dans la misère des âmes qu'elle a compté pour rien tout ce qu'elle pouvait perdre dans le temps, comme tout ce qu'elle pouvait souffrir dans son corps. "Nous avons été rachetés un grand prix". "Ne vous rendez pas esclaves des hommes". Ni des démons. Ni de vos péchés.

Sur les louanges de la bienheureuse Marie, homélie 7.4